



J.-M.
Machado de Assis

L'aliéniste

Extrait de la publication

Métailié

SUITES

L'ALIÉNISTE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Dom Casmurro

Esau et Jacob

La Montre en or

Mémoires posthumes de Brás Cubas

Ce que les hommes appellent Amour

Le Philosophe ou le chien

(Quincas Borba)

La Théorie du médaillon

J.M. MACHADO DE ASSIS

L'ALIÉNISTE

*Traduit du portugais (Brésil)
par Maryvonne Lapouge-Pettorelli*

Préface de Pierre Brunel

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2005

Titre original: *O Alienista*, Rio, 1881

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1984

ISBN: 2-86424-534-5

ISSN: 1281-5667

Un médecin fonde un asile pour les fous de la ville et fait le diagnostic de toutes les manifestations d'anormalité mentale qu'il observe. Peu à peu l'asile se remplit, bientôt il abrite la population presque tout entière, jusqu'à ce que l'aliéniste, en conséquence, sente que la vérité réside dans le contraire de sa théorie. Il fait alors relâcher les internés et enfermer la petite minorité de personnes équilibrées, parce que, en tant qu'exceptions, c'est elles qui sont réellement anormales. Puis il les libère. N'y aurait-il pas un seul homme normal? En s'analysant bien, il constate que c'est son cas; et il décide de s'interner, seul dans le grand bâtiment vide de l'asile, où il meurt quelques mois plus tard.

J.-M. MACHADO DE ASSIS (1839-1908), né et mort à Rio de Janeiro, est le maître incontesté de la prose brésilienne. Il est l'auteur de Dom Casmurro, Le Philosophe ou le chien (Quincas Borba), Mémoires posthumes de Brás Cubas et de nombreuses nouvelles.

Pierre BRUNEL

Itagai, ou le grand théâtre du monde

Où il sera question de la folie

Parler de la folie, quelle étrange entreprise! Le temps n'est plus où Érasme pouvait faire entendre la voix de Moria claironnant sa gloire. Les cliniciens ont substitué au langage de la folie leur langage sur la folie. Leurs adversaires ont voulu démontrer que la folie n'existait que par ce langage sur la folie, "la maladie mentale (ayant) été constituée par l'ensemble de ce qui a été dit dans le groupe de tous les énoncés qui la nommaient, la découpaient, la décrivaient, l'expliquaient, racontaient ses développements, indiquaient ses diverses corrélations, la jugeaient et éventuellement lui prêtaient la parole en articulant en son nom des discours qui devaient passer pour être les siens" (Michel Foucault, *Archéologie du savoir*). L'homme de notre temps se trouve encore placé dans un dilemme, entre deux solutions clairement présentées par Michel Serres dans *Hermès I*: "parler au sujet de la déraison", – c'est le discours du médecin; "laisser parler l'irraison elle-même", dans une dérive qui de Hölderlin à Antonin Artaud a conduit la littérature moderne jusqu'à l'une de ses limites.

Machado de Assis a, comme beaucoup d'écrivains du XIX^e siècle, choisi une troisième voie, celle du récit. Elle permet, semble-t-il, de maintenir une distance sans avoir la froideur du discours scientifique. La narration est libérée de tous les prestiges de la nuit, du satanisme des *Élixirs du diable* ou du merveilleux de *La Fée aux miettes*. Contrairement à

Hoffmann ou à Nodier, Machado de Assis organise la présentation non pas autour de l'aliéné, mais autour de l'aliéniste. Il est vrai que cet aliéniste est peut-être un aliéné et qu'il se situe dans la lignée de ces savants fous dont le visage est de plus en plus inquiétant dans les romans de la fin du siècle. Le Tribulat Bonhomet de Villiers de l'Isle-Adam, positiviste avide de "choses vraies", finit par avoir peur du bruit du vent, de l'ombre d'un oiseau qui passe...

La distance entre la littérature et la folie tend à se réduire, ou même à s'abolir quand le récit est à la première personne. Dans *Aurélia*, Nerval ne franchit pas seulement les portes d'ivoire et de corne, mais la limite qui le sépare de cet "autre" qu'est le moi objectivé. Dans *Le Horla*, Maupassant conduit le narrateur jusqu'au suicide où sa parole s'éteint. De même le *Journal d'un fou* de Gogol ne pouvait déboucher que sur le silence. Machado de Assis maintient, dans *L'Aliéniste*, les droits du récit à la troisième personne. Mais quand la porte de la Maison Verte se referme sur Simon Bacamarte, on s'interroge sur la relation qui a pu exister entre le personnage et ce romancier qui aima tant les masques. La nouvelle est bien une œuvre de résistance contre ce que Michel Foucault a appelé les "aliénations qui guérissent" – ou plutôt, qui prétendent guérir. Mais comment peut-elle résister sans donner la parole à la folie? Simon Bacamarte parle peu: c'est le secret de sa force quand ses adversaires l'attaquent. Il arrive qu'on saisisse une bribe de son monologue intérieur, en particulier quand il prend la décision finale. Mais d'où Machado de Assis lui-même parle-t-il, de quel site du discours romanesque, de quelle *situation* de la parole?

La césure

En 1881, *L'Aliéniste* est contemporain de l'illustre Jean-Martin Charcot, qui est devenu un personnage littéraire.

Machado de Assis nous renvoie pourtant à un “il y a fort longtemps” qui n’appartient peut-être pas seulement à une fiction commode, celle de tous les récits prétendument puisés dans un manuscrit trouvé ou remis, arrachés à la poussière de la chronique.

Simon Bacamarte, revenant dans son Ithaque brésilienne, Itaguai, après un long séjour d’études en Europe, rapporte l’une des inventions les plus tristement remarquables du début du siècle, la structure asilaire. Michel Foucault, à la fin de son *Histoire de la folie* à l’âge classique, a attiré notre attention sur l’importance des décrets pris par l’Assemblée Constituante les 12 et 16 mars 1790 et sur l’esprit dans lequel ces décisions furent prises. Libérer les internés de Bicêtre, c’était se refuser à confondre plus longtemps les prisonniers de tout poil et les fous. A ces derniers devait être réservé un traitement spécial, l’hôpital. Ce qu’on appelle pudiquement “maison de santé” (maison d’espoir, maison verte...) est né à la charnière des deux siècles, et le modèle en a été pendant longtemps l’asile d’York, fondé par Samuel Tuke.

Simon est plus qu’un disciple de Tuke, ou de Pinel, ou des célèbres docteurs Blanche qui se relayèrent, à Montmartre et à Passy, pour soigner Gérard de Nerval. Il est un pionnier dans sa ville et comme l’inventeur de l’asile. Très vite, il a délaissé ses maîtres de Combra et de Padoue pour se mettre à l’école des penseurs arabes. Averroès n’a pas plus de secrets pour lui que pour le docteur Faust. Il se réfère même au Coran. Diplômé doublé d’un autodidacte, il tire de sa réflexion personnelle le projet de Maison Verte qu’il soumet au conseil municipal d’Itaguai et qu’il réalise en lui donnant une ampleur imprévisible.

Ce praticien est avant tout un homme de théorie. Dès les débuts de l’entreprise, il part d’un postulat qui est précisément celui du nouveau partage, ce que Michel

Foucault a appelé “la césure qui établit la distance entre raison et non-raison”. Sa première surprise vient du “torrent de fous” qui, très vite, se répand sur la Maison Verte. Et c’est pourquoi il échafaude une “nouvelle théorie”, exposée dans le chapitre IV : l’île de la folie est un continent. L’idée du partage est maintenue : la séparation entre la raison et la folie est analogue à celle de la terre et des eaux. Le principe de la distinction est simple, et l’aliéniste peut l’exposer à son compère l’apothicaire :

“La raison consiste dans le parfait équilibre de toutes les facultés. En dehors de cela, tout n’est qu’insanité, insanité et rien qu’insanité.”

Jusque-là, il a pu sembler poussé vers sa théorie par la prolifération des faits. Mais bien vite on peut le soupçonner de multiplier les faits pour alimenter son système. La ligne de partage recule sans cesse comme si le déséquilibre n’était qu’un concept flottant sur l’océan de la raison scientifique. On pourrait s’attendre à une extension de la théorie qui abolisse la césure. Mais l’autre “nouvelle théorie”, celle du chapitre XI, maintient la ligne de partage et propose un simple renversement : les états de déséquilibre sont déclarés “normaux” et, au contraire, un équilibre trop parfait est considéré comme l’indice d’un risque pathologique. La folie a changé de camp, mais la frontière reste la même. L’aliéniste ne cesse de croire à la césure, comme tous ceux qui, depuis la fin du XVIII^e siècle, ont travaillé à la constitution de la folie en maladie mentale et par là ont établi le “constat d’un dialogue rompu” entre la raison et la déraison.

Alors Simon Bacamarte veille avec un soin jaloux au partage. Non qu’il craigne pour les gens normaux. Il n’a souci que des fous dont il a pris la charge. La thérapie de l’internement n’admet pas la moindre exception, pas le moindre écart. Il n’aura plus d’innocents en liberté dans

Itaguaï, et l'on voit le médecin "parcour(ant) la foule d'un regard inquisiteur et inquiet à l'idée seulement que l'un ou l'autre de ses déments puisse s'être égaré parmi les gens sains". La césure de l'internement reproduit celle que Simon Bacamarte croit lire dans les faits. Cette mimésis confère au remède une magie que le savant se garderait sans doute de reconnaître.

Homme de science, l'aliéniste n'a rien d'un homme de dialogue. Son épouse, Dona Evarista, n'est guère qu'une présence, bientôt importune, à ses côtés. Elle voit seulement des "lunatiques" là où il détecte des fous. Des lunatiques, c'est-à-dire, comme le suggère Daniel Cameron au début de *La Fée aux miettes*, des hommes appelés ainsi "parce qu'ils s'occupent aussi peu des affaires de ce monde que s'ils descendaient de la lune" et parce qu'ils ne parlent "que de choses qui n'ont jamais pu se passer nulle part, si ce n'est à la lune, peut-être". Dona Evarista nie la ligne de partage vers laquelle peu à peu son mari implacable la repousse. Elle ne comprend pas plus ses spéculations qu'il n'admet son goût pour les fanfreluches. Il n'existe de relation "conjugale" entre eux qu'au moment où il la fait interner parce qu'elle ne parvient pas à se décider entre un collier de grenats et un collier de saphirs. Et d'ailleurs Simon Bacamarte imaginera pour le pharmacien et sa femme un idéal de vie à deux dans la Maison Verte.

Simon Bacamarte n'admet pas davantage le dialogue avec soi-même. Le dilemme d'Evarista lui apparaît comme insupportable. A son tour, il sera impatient de l'impasse dans laquelle il se trouvera à l'heure du doute, "partage entre deux sensations contradictoires, la première de satisfaction, l'autre d'abattement". L'homme du partage ne peut accepter le partage en lui-même, et c'est pourquoi il se condamne alors à l'internement, c'est-à-dire à une solitude définitive et plus profonde encore dans la Maison Verte.

Le médecin fou

Le narrateur de *La Fée aux miettes* visite à Glasgow une maison de lunatiques, “lunatique volontaire” lui-même venu “réclamer de ces infortunés quelques droits de sympathie”. Mais le plus fou de tous ceux qu’il rencontre est un “horrible homme noir” qui l’assomme de ses discours pédantesques et a la prétention de tout pouvoir expliquer. Renseignement pris, il s’agit d’“un fameux médecin de Londres qui est venu faire des observations philanthropiques dans (la) maison de Glasgow, pour l’appliquer au perfectionnement de la science et à l’amélioration du sort de tous les malades des trois royaumes”.

Très tôt, dans le récit de Machado de Assis, on soupçonne de la même façon que le fondateur de la Maison Verte est plus fou que ses patients. Dès le jour où il propose l’institution nouvelle au conseil municipal, “l’idée même de rassembler les fous et de les faire vivre sous le même toit fut interprétée comme un symptôme de démence”. A dire vrai, Itaguaï vit depuis des décennies dans la torpeur routinière d’une petite ville de province où rien ne se passe, sinon les naissances, les mariages et les décès, pour un peu on se croirait dans la bourgade de Vondervotteimittiss imaginée par Edgar Poe dans *Le Diable dans le beffroi*, dont la règle d’or, fixée par le conseil municipal, est: “C’est un crime de changer le bon vieux train des choses.”

L’insinuation prend de la force quand on constate ce qu’il y a de maniaque dans le comportement de Simon Bacamarte. Dès les premiers temps de l’expérience, “la patience de l’aliéniste” apparaît comme “encore plus stupéfiante que toutes les manies abritées dans la Maison Verte”: patience dans la collecte des données, dans l’organisation de la vie matérielle et des soins, dans la classification des cas (il y a une véritable manie taxinomique chez Simon Bacamarte, mais aussi chez les médecins du XIX^e siècle). Si le paysage de

la manie juxtapose sans les réunir “d’un côté, un monde détrempe, presque diluvien, où l’homme reste sourd, aveugle et endormi à tout ce qui n’est pas sa terreur panique, de l’autre, un monde ardent et désertique, un monde panique où tout est fuite, désordre, sillage instantané” (Michel Foucault), le paysage intérieur de Simon fait bien apparaître un semblable partage: Rio de Janeiro, ceux qui y sont partis, ne comptent plus pour lui; il ne voit plus que les habitants de la Maison Verte, image idéale d’Itaguaí réduit à ses seuls cas intéressants. Au fur et à mesure qu’il engrange un nombre de plus en plus élevé de malades dans son asile, Simon Bacamarte inquiète davantage. L’aliéniste ne soigne plus les fous; il les fabrique. Les hypothèses se multiplient, et la moindre n’est pas une “monomanie de la part du médecin lui-même”. Le conseiller dissident, Sebastião Freitas, demande à ses collègues :

“[...] si tant de gens, dont nous estimons qu’ils ont du jugement, sont enfermés en tant que déments, qui nous assure que l’aliéné n’est pas l’aliéniste lui-même?”

Cette conclusion est celle à laquelle parvient Simon Bacamarte lui-même, non pas au terme d’une progression, mais à la suite d’une palinodie. Il ne prend pas conscience de sa démence en découvrant une fissure secrète de son être ou en s’inquiétant d’une hypertrophie monstrueuse, mais en croyant reconnaître en lui toutes les caractéristiques de l’équilibre moral le plus accompli, y compris la modestie. Il n’est pas difficile de percevoir quelque déséquilibre dans cet équilibre-là. En se voyant pourvu de toutes les qualités possibles, et confirmé dans cette foi par ceux qui ont compris que c’était là son talon d’Achille, Simon Bacamarte cède devant une contemplation narcissique de lui-même qui ne peut que le précipiter dans le miroir de sa folie

(est-ce un hasard si le motif de l'étang-miroir est si fréquent dans la littérature de la folie au XIX^e siècle, en particulier dans *La Chute de la Maison Usher*?). Dès le début de la nouvelle, on devine en lui une mégalomanie, qui ne cesse de grandir. A sa fondation, la Maison Verte lui apparaissait comme "une sorte de monde, où il y a un gouvernement temporel", qu'il accepte de confier à d'autres, "et un gouvernement spirituel", qu'il n'abandonne à personne.

Pape de l'asile? – il n'hésite pas à attribuer à Benoît VIII, devant le père Lopes, une parole du Coran sur laquelle il fonde son entreprise. Dieu de l'asile? – Comment ne céderait-il pas à la tentation de le croire, lui qui s'est attribué le pouvoir de réformer les êtres et de leur donner une nouvelle naissance? Il rejoint alors dans sa folie l'un de ses malades, João de Deus, Jean de Dieu, qui "se disait sans autre façon être le Dieu Jean et promettait le royaume du Seigneur à qui se prosternerait et les affres de l'enfer à ceux qui s'en dispenseraient".

Les deux prisons

La Maison Verte, isolant un détenu du reste de l'humanité et du monde, ne mérite qu'un nom : la prison. C'est toute la différence qui existe entre la maison du menuisier Zimmer, refuge de Hölderlin, et l'asile de Northampton où l'on a enfermé John Clare. La prise de la Bastille n'a pas suffi, ou le processus qu'elle a engagé n'est pas allé jusqu'à son terme. Comme le fait observer Michel Foucault, on ne peut parler que par antiphrase de la libération des internés de Bicêtre. A cet égard, la Révolution a été manquée.

Dans la nouvelle de Machado de Assis, un médecin rival de Simon Bacamarte, un confrère jaloux parce qu'il n'a pas de clinique, répand le premier l'opinion selon laquelle "la Maison Verte est une prison privée". Cette rumeur naît au

moment où est enfermé Mateus, coupable d'aimer trop sa propre maison.

Peu à peu, l'opinion se répand. Et quand le barbier Porfirio prend la tête de la révolte, il donne le signal de ce qui doit être la prise de la "Bastille de la raison humaine". D'une révolution à l'autre il n'y aurait alors que la distance qui existe entre Paris et Itaguai, et "les trois cents qui marchèrent sur la Maison Verte peuvent être comparés à la foule qui s'empara de la Bastille". Les canjicas sont les sans-culottes de la raison menacée.

Mais il y a un moment troublant, dans *L'Aliéniste*. C'est quand Porfirio et ses partisans envahissent la salle du conseil et ordonnent que les élus soient "dirigés sur la prison". Laquelle? Le bâtiment de la ville prévu pour les condamnés de droit commun et les détenus politiques? Ou, encore une fois, la Maison Verte? Pourtant les habitants d'Itaguai espèrent alors être bientôt délivrés de ce qui est devenu leur hantise. Tout le pays respire à la pensée que, dans les vingt-quatre heures, l'aliéniste sera mis aux fers "et la redoutable prison détruite". Une prison remplace l'autre. C'est le retour à l'Ancien Régime. C'est en tout cas, dans l'ordre du récit, le face-à-face des deux prisons. Quelle est celle qui l'emportera? Telle est la question nouvelle qui, pendant quelque temps, donne une autre orientation au drame. D'une prison l'autre: en amont, en aval de l'Histoire, la menace est la même, et l'on comprend que, dans les cités de l'avenir qu'imagine la littérature utopique, l'asile se substitue à la prison. Et pourquoi ne songer qu'aux livres *quand l'Histoire contemporaine elle-même donne déjà à l'espace carcéral la forme de l'internement psychiatrique?*

Enfer et paradis

L'asile-prison n'est pas un fourre-tout, comme l'hôpital général. La science moderne se targue de savoir classer les

cas, et c'est l'un des soucis premiers de Simon Bacamarte. Comme dans l'*Inferno* de Dante ou comme dans l'établissement de Sainte-Brigitte, au début des *Météores* de Michel Tournier, des cercles se dessinent: celui des fous furieux, celui des innocents, celui des monomaniaques. Encore s'agit-il là de la présentation simple que fait le narrateur. On peut imaginer que l'aliéniste s'emploie à établir des distinctions plus subtiles et qui vont s'affinant à mesure que l'expérience se prolonge: d'abord deux grandes classes, puis des sous-classes, puis des sous-sous-classes où les cas, chaque fois aberrants, ont de plus en plus de peine à trouver place. Lors même qu'il réunit les fous en un bloc, en un continent, l'aliéniste se heurte à la singularité de chacun. L'étoile de Vénus, le criminel errant, le maniaque de généalogie, le prodigue en troupeaux, tous ces cas atypiques constituent autant d'énigmes. La science s'épuise à chercher la clef dans le rattachement à un type.

Si "la famille des déshérités" est là "au grand complet", c'est bien un Enfer qui doit défiler sous nos yeux. Le récit de Machado de Assis n'évite pas alors le catalogue qui est le mode obligé de toute présentation infernale. Il fait concurrence à l'état contenu dans les registres de l'asile, dans le Livre de l'Enfer. Déjà l'enfermement est un enfer. "Je crois, écrivait John Clare en juillet 1848, qu'il y a deux ans environ qu'on m'a envoyé dans cet Enfer dont on ne me permet pas de franchir les grilles. Il n'eut jamais pire leurre que cet endroit."

Quand la théorie de l'aliéniste change, un renversement se produit. La Maison Verte n'accueille plus les tares apparentes, mais les qualités supérieures, les vertus les plus rares et par là les plus inquiétantes:

"Les fous, à l'intérieur de l'asile, avaient été distribués par genre: une galerie, pour les humbles,

c'est-à-dire ceux qui se distinguaient par cette perfection morale; une autre pour les tolérants; une troisième pour les loyaux, une encore pour les candides et une pour les purs, une enfin pour les perspicaces et une dernière réservée aux magnanimes.”

En tout, sept cercles qui sont, cette fois, ceux d'un paradis. La perfection de l'édifice exige que, comme dans la *Divine Comédie*, Dieu couronne le tout. Ce Dieu ne peut être que l'aliéniste lui-même, détenteur du pouvoir spirituel. Mais c'est un Dieu qui se retrouve seul dans l'autre monde déserté.

Rhinocérite et terreur

Dans le dernier des *Chants de Maldoror*, Dieu est représenté comme un rhinocéros aveugle et furieux. La nouvelle de Machado de Assis fait penser à d'autres rhinocéros, même si l'aliéniste doit apparaître, au terme, comme le Rhinocéros suprême. L'épidémie de rhinocérite qu'Eugène Ionesco a représentée, d'abord dans une nouvelle, puis en 1959 dans une pièce de théâtre, n'est pas essentiellement différente de l'épidémie de folie qui se déclare dans Itaguai.

Le coup d'envoi est donné par les familles, trop heureuses de se débarrasser qui d'un fou violent jusque-là retenu dans l'arrière-cuisine, qui d'un innocent abandonné à son vagabondage. De ce premier partage, de ce premier enfermement, Simon Bacamarte est l'héritier plus que le responsable. S'il a très vite à endiguer “un torrent de fous”, c'est que la maladie progresse au moment où elle est reconnue, c'est surtout que la lâcheté humaine s'est, après quelques réticences, très vite rendue aux raisons d'une médecine secourable pour l'entourage du malade avant de prouver qu'elle peut l'être pour le malade lui-même.

La première théorie que formule Simon Bacamarte dans le chapitre IV l'incite à prendre dans ses filets toutes les proies qu'il peut ramener. Il est attentif au premier indice, comme au premier bubon en temps de peste, comme au premier gonflement de peau d'où sortira la corne du rhinocéros: la prodigalité de Costa, la superstition de sa cousine... Un des moments les plus saisissants à cet égard est celui où le président du conseil est déclaré atteint de la "démence des taureaux" pour avoir dit, en pleine séance, qu'il ne saurait se contenter de moins de trente *almudes* de sang pour laver l'affront subi de la part des *canjicas*. C'est à partir de ce moment-là que le ramassage des fous n'a plus de frein.

Ces indices, l'aliéniste les invente-t-il? C'est bien plutôt une autre rhinocérite qui les lui offre: toujours la lâche complaisance des habitants d'Itaguaï. L'aliéniste n'a pas besoin, en effet, d'aller à la recherche de cas nouveaux. On les lui apporte à domicile. On l'accuse d'exercer la Terreur. Mais lui-même est dépassé par la Terreur qui s'installe et qui est due beaucoup moins à sa volonté tyrannique qu'à l'obéissance active de ceux qui devancent ses ordres et ses moindres désirs. Le moment d'acmé se situe quand s'abat sur le pays la nuée des sycophantes et des calomnieurs. Le président du conseil a été dénoncé par le rapporteur de séance.

Alors, dans ce tableau d'ensemble, la personnalité apparemment falote du pharmacien Crispim Soares peut prendre un certain relief. Ce M. Homais d'Itaguaï secondait volontiers l'aliéniste. Mais quand il croit au triomphe des *canjicas*, il ne tient plus, il se rend au palais du gouvernement pour faire alliance avec Porfirio, le maître de l'heure. En temps de Terreur, ce personnage tranquille pourrait être plus dangereux que les collaborateurs actifs.

L'aliéniste, il est vrai, fera enfermer Crispim Soares, se contentant d'alléguer que la terreur, elle aussi, est mère de la folie. L'épouvante en est l'un des signes dans les contes de

Maupassant. Mais elle peut difficilement être considérée comme un critère sûr. Le diagnostic du médecin entre en folie quand la norme initialement fixée (le partage entre l'équilibre et le déséquilibre) se révèle dépassée, subvertie par une recherche passionnelle et fanatique du cas. Tout alors peut devenir un indice suffisant, tout peut être prétexte à internement. L'histoire de notre siècle nous l'a douloureusement appris. L'apologue de Machado de Assis décrit à l'avance l'engrenage de nos modernes Terreurs.

Je ne connais pas, dans l'ensemble du livre, d'épisode plus terrifiant que l'énigme de l'anneau d'argent. Il se situe au moment où la chasse aux fous bat son plein, et il en est l'illustration la plus perverse. En faisant voter par le conseil une ordonnance autorisant le port d'un anneau d'argent au pouce de la main gauche par toute personne déclarant avoir dans les veines deux ou trois onces de sang bleu, Simon Bacamarte a l'air de faire le jeu d'un orfèvre de ses amis, que l'opération enrichit en effet. Mais le reste de son comportement n'autorise guère une semblable hypothèse. Mieux vaut considérer le résultat: tous ceux qui portent l'anneau sont internés. Il n'a pas d'effet magique, comme on tend à le suggérer. Mais il est le signe, suscité, imposé sous couleur d'un pseudo-volontariat, par le détecteur d'anomalies, par le maniaque de l'internement. Sommes-nous si loin de l'étoile jaune, de la grande confusion à des fins de partage qui a servi de support à la Terreur nazie? Je ne le crois pas...

La satire politique

En un autre temps, en un autre pays, Machado de Assis a vécu le problème du racisme. Il a su comment l'Amérique latine est aussi sujette aux tremblements de régime qu'aux tremblements de terre. La cité d'Itaguaï devient une allégorie politique tout à fait transparente.